

10 février 1997 – 9 h 30
Cimetière de Saint-Martin

La nuit a été glaciale. À l'aube, les arbres dénudés, épousés par le givre, craquent sous la pression du gel comme des plaintes déchirant le silence. Le soleil d'hiver se lève lentement, déploie timidement ses rayons encore endormis et réchauffe doucement la nature. Soulagés, les arbres pleurent des larmes de fonte de glace.

Le bourg de Saint-Martin s'éveille et s'anime peu à peu. Engourdis par le froid, les habitants vaquent à leurs occupations habituelles. Une journée commence, ordinaire. Règne cependant sur le village, ce matin-là, un climat inhabituel, quelque chose qui dérange, comme une tache indélébile, un fardeau si lourd, si douloureux, que tout le monde se tait et observe.

Florine Mondel, coiffée d'un petit chignon mal noué, appuyée sur sa canne, marche péniblement, seule, en direction du cimetière. Elle cramponne un bouquet d'œillets artificiels. Un fourgon mortuaire entre doucement dans le cimetière puis stationne devant le trou béant d'un caveau. Roulant au pas, des voitures officielles arrivent. Le maire de Saint-Martin, l'inspecteur de police Bradin, le procureur de la République et le juge d'instruction descendent des véhicules et s'avancent d'un air grave et solennel vers la tombe. Maître Dargeret, avocat, et trois

journalistes se joignent à ce cortège étrange. Angelina Di Covio et Marc, son ami, arrivent à pied. Ils se rapprochent de cette assemblée mais se tiennent cependant légèrement en retrait. Sylvie Tursky, immobile, ne quitte pas le cercueil des yeux. Intrigués, quelques curieux observent ces funérailles bizarres, célébrées sans la bénédiction de monsieur le curé. Ils se tiennent à l'écart, se groupent et papotent à voix basse. Le vent est glacial. Angelina, frigorifiée, observe cette curieuse assemblée, la gorge nouée. Elle retient ses larmes et sent monter en elle la colère de l'injustice...

Quatre ans plus tôt...

Angelina Di Covio sonne au portier du centre pénitentiaire de Fleury Mérogis. Lentement, la lourde porte blindée s'ouvre en grinçant. La jeune femme pénètre dans le ventre de la prison. Dans l'intérieur. Dans le dedans. Son regard se perd dans le décor austère. Elle présente au bureau d'accueil sa carte d'identité et son permis de visite. Un surveillant l'accueille, esquisse un bonjour rapide d'un ton neutre et routinier puis note le nom de la visiteuse sur un registre ainsi que la date et l'heure de son arrivée : 18 mars 1993 – 15 h. Il saisit le micro et appelle un collègue chargé de la conduire au local des visites.

Après quelques minutes d'attente, un surveillant se présente à elle. Elle le suit et n'en finit pas de franchir des grilles qui se referment derrière elle dans un claquement sinistre. Elle arrive enfin devant une porte flanquée d'une pancarte portant cette inscription : *parloir n°3*. Le gardien l'invite à entrer. Elle découvre une toute petite pièce de trois mètres sur trois environ, meublée au plus simple d'une table en formica écorné de couleur bleu ciel et de deux chaises scellées au sol par mesure de sécurité. Le gardien désigne le signal d'alarme fixé au mur :

« Au moindre geste suspect du prisonnier, n'hésitez pas ! »

Angelina s'installe et attend un bon quart d'heure. Un homme arrive, traînant les pieds, vêtu d'un survêtement bleu marine. Il frappe à la vitre du parloir. Angelina lui fait signe d'entrer, se lève et le salue en lui tendant la main qu'il serre sans conviction. L'homme se présente. Il se nomme Gérard Mondel.

« Angelina Di Covio, votre visiteuse de prison. »

Gérard Mondel affiche un visage peu avenant. Angelina est mal à l'aise. Le contact avec son interlocuteur est difficile et la conversation a du mal à s'engager. L'homme, assis, jambes croisées, tendu et crispé, grave et silencieux, roule lentement sur sa cuisse une cigarette qu'il porte à ses lèvres. Les premières bouffées de tabac semblent le détendre un peu. La visiteuse observe cet homme dont elle ignore tout. Elle le regarde fumer sa cigarette. Elle n'ose pas rompre le silence. Une fois la cigarette consumée, Gérard Mondel écrase son mégot par terre, regarde la femme droit dans les yeux, esquisse un sourire grimaçant auquel elle répond par un sourire poli. Sans ambages, il lui demande si elle connaît son affaire. Angelina répond par la négative.

« Vous voulez savoir ? lui demande-t-il, peu aimablement.

– Non, je ne suis qu'une visiteuse de prison. Je ne suis pas là pour cela.

– Qu'est-ce que vous venez faire au juste ? Voir les taulards croupir en prison ? Hein ? Ça vous fait jouir ? »

Stupéfaite, Angelina reste muette, comme si elle avait reçu une gifle. L'homme vient de la renvoyer à sa réalité. Elle aurait peut-être dû partir, mais elle reste et, maladroitement, tente de justifier sa présence :

« Je suis votre lien avec l'extérieur. Je peux vous aider à maintenir le contact avec votre famille, à faire certaines démarches administratives... »

Gérard Mondel l'interrompt et brutalement lui annonce qu'il purge une peine de dix années de réclusion criminelle. Alors,

les démarches administratives... il s'en tape. L'heure de la sortie n'a pas encore sonné. Il se lève et s'en va sans un au revoir. Interdite, Angelina reste plantée là, sans vraiment comprendre, puis s'en va. Finalement, elle se fait une raison.

Un mois plus tard, elle ouvre son courrier et découvre une lettre qui attire son attention.

Fleury Mérogis, le 2 avril 1993

Mademoiselle,

Excusez le mauvais accueil que je vous ai fait. La prison tue la gentillesse qu'on a en soi. Elle tue d'ailleurs tout ce qu'on a de bon. On finit par détester ceux qui sont libres. Je serais content de vous revoir, si vous n'êtes pas fâchée.

Je vous prie de croire, Mademoiselle, à mes sentiments distingués.

Gérard Mondel

Un détenu qui s'excuse... C'est bien la première fois. Drôle de type. Curieuse, Angelina accepte de le revoir et se rend au centre de détention.

Cette fois, l'homme est plus souriant. Après un bref échange de banalités, il s'explique. Il purge une longue peine, affirme qu'il est innocent, souffre d'une grande solitude et éprouve un grand besoin de visite car il n'en a aucune. Dans son entourage, tout le monde lui a « jeté la pierre » et l'a laissé tomber, même sa mère. Alors, les visites de la visiteuse peuvent rompre la monotonie de la prison et lui faire du bien. Puis, très vite, il parle de son affaire. Il ne peut pas s'en empêcher. Angelina écoute poliment.